

Sang et eau des os

Michel Beaulieu

Volume 9, numéro 1, février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036536ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036536ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, M. (1973). Sang et eau des os. *Études françaises*, 9(1), 27–43.
<https://doi.org/10.7202/036536ar>

MICHEL BEAULIEU

Sang et eau des os

à Jacques Langevin

à Marie Simard

1.

si suinte des mains goutte
à goutte le sang rappelle-toi
dans les yeux les cils s'enflouent
rappelle-toi quand il tresse sur toi
du bout des doigts d'un réseau
les signes il se sait bègue de tendresse
et ne répond qu'à peine aux sollicitations
rappelle-toi si se corrompent les ongles
si les pierres cassent dans leurs flancs
rappelle-toi qu'il bat parmi les pierres

2.

pierres et ponce tes mains s'informent
des méandres du corps des sourcils
de la nuit sang du cerveau le vent
délibère à rompre les bronches les poings
tu les ouvres sur le jour et ses écorces
la table maintenant découvre ses débris
quelque chien quelque jour les emportera
sous le froid tu frémis un peu sous l'acier
tressant du nerf des courants les filons
tu frémis d'un œil à peine entrouvert

3.

il ignore encore ce que méconnaît ton corps
ce sang roulant d'un feu d'ardoise
il tendait les érignes sur les tables d'acier
tamponnant les effluves d'un avers de la main
tu lui reconnaissais un air de souffrance un air
de bête éprise parmi les cercles du feu
tu en roulais les cerceaux dans sa tête d'épouvante
peut-être qu'il oubliait l'heure en tes visages
blessés peut-être que sur l'œil tu ouvrais l'œil
sur sa main cette main sentinelle
d'un fracas de pierres

4.

plus que la mémoire des noms des parfums
les visages s'essorent parmi leurs couleurs
ils fibrillent petits oiseaux sous les ongles
pas plus que l'avenir ne les attend plus
dans son cortège de blessés pas plus que ne rognent
les ronces les jambes dans un sommeil attiédi
tu ne les atteindras sur la descente des illusions
lisant des mains cette plainte depuis les bas-fonds
je te l'affirme trop bas sur le visage et les yeux
ce qui défend encore les premiers retranchements
je te l'affirme avec les muscles tendus derrière
ce filet de voix

5.

si tant est que le sang roule
quelle impatience gémit dans les dents
tu entends une rumeur monter quelque part
elle monte du plus secret des pierres
tu les polis les retournes au fond de l'eau
peut-être bondiront-elles à rompre leurs veines
ou bien un quelconque soleil les abritera
mais si tu descends des yeux les couloirs
de l'ivresse n'en attends qu'un peu plus de fatigue
qu'un fragile supplice à la lisière des os

6.

d'un désir d'oranges dans la voix
tu attends que tombent les pommes d'automne
elles fraieront dans tes dents d'une aigreur de tempête
courant tu crèveras tes cœurs les pépins reflleuriront
tu mûris d'un désir de pommes il grandit
dans ton visage les papilles s'en irritent davantage
quelques doigts t'effleureront parmi leurs séjours
n'attends pas du jour qu'il polisse ses cuivres tu ne sais
de quel étonnement frémissent ceux qui passent
soudain traînant avec eux leurs visages de noyés

7.

il abolit le temps dans la saveur de tes poings
celui qui bat d'un frisson de la tempe d'un frisson
des doigts remuant lentement parmi les ossuaires
quelque mémoire à la lèvre bridée celui qui va
parcourant d'un bruit ou d'un geste l'étonnement
tu grandis dans son espace avec une saveur de pluie
bientôt les arbres mangeront leurs feuilles et ce temps
tout ce temps quelque ombre épanchera parmi les rues
malgré deux tours d'aiguilles et les contradictions malgré
chaque jour le filet finement crocheté de couleurs
cette odeur de klaxon des débris des cailloux tu iras
parmi la rumeur et t'éprendre au loin parmi la rumeur

8.

ses os tu les poliras de ton silence
les rangeras dans les armoires où tout s'oublie
un reste de fièvre gerce le jour sur ton front
tu ne l'épongeras que d'un œil où pointe
parmi les plantes et la poussière des fenêtres
qu'un doigt distrait couvrait de lignes
un peu de ses arômes qu'il fouaillait en vain
roulant parmi les rivières et les galets
dans l'os un peu de cette douleur venue de si loin
qu'il en émoussait les plaies dans l'étau de tes jambes

9.

soigne-le de tes mains le temps réchauffe-le
quelques billes glacées t'en sonderont le visage
noie-le dans le sable écorne ses coins
qu'il chute d'un coup de reins dans l'instant
dans l'impossible instant qui se fige en tes doigts
tu tresses le visage il s'efface parmi la braise
un peu plus tard il ressourdra dans les cilices
coulant vers les débris tu le regarderas s'échapper
tu oublies parfois qu'en ouvrant les poings
tu le retrouves battant au fond des paumes

10.

après avoir tant frayed en silence
avec ce bruit qui dans les os nous inonde
il ignore encore ce qu'invente l'heure
pour périr selon sa trop précise inclinaison
ne couvant plus que la sereine indifférence
d'un goût ranci sur les poêlons de l'hiver
celui qui balbutie dans mon corps secret
à peine entrouvert que déjà furibond
quelque part au fil de l'eau se déplie-t-il
qu'un chuchotement s'assourdit parmi ses nerfs
coulant sur le flanc avec une lenteur de pierre
tu coulerais sur un temps méconnu un contretemps
ses canaux et la tendresse le griseraient sous leurs pluies
si tu ouvres les entrailles dans la nocturne ambiance
il t'envahit avec la chaleur d'un agonisant

11.

ne le déperds pas trop dans le limon du silence
le geste de toi qui tard advienne et si je l'affirme
parmi ta chevelure d'écorce et de feuilles si je le dis
que les yeux vanteront la saison d'un souffle de pierres
le sang restreindra son empreinte à la roseur des joues
qu'elles saillent les pommettes ou qu'elles coulent de feu fou
ne te replie pas sur toi-même en toi-même exhaustive
n'ignorant pas ce qui passe dans les yeux de ces lueurs
à peine s'il en reste une trace parmi les reliefs quotidiens
à peine une aiguille vibrant sous les décombres

12.

c'est la petite mort qui s'insinue dans les yeux
avec un air de ne rien savoir et de le savoir pourtant
qu'attisée la tête se replie sur elle-même
lasse de ces lambeaux d'années de ces vieux os
lui la laisserait rouler parmi les pierres
de la mémoire qui toujours suit son cours
de méduse et de cravache parmi la déperdition
de ces jours cognant cognant terriblement soumis
avec un air de tristesse longuement apprivoisée
un de ces airs qui vous soulèvent la peau

13.

ainsi flamboierait-il parmi la savane
et parmi les briques à peine polies par l'eau
parmi les hivers et les décombres parmi les quartiers
rasés où poussent en épis des gerbes de gratte-ciel
on ne démêlerait pas plus ses cendres d'avec la suie
que la paille du grain dans les champs abandonnés
où rouillent doucement des monceaux de boîtes éventrées
le remugle promenait ses nerfs las entre ses yeux
il ne voyait pas que la pluie commençait de pleurer
sur son corps que les os tranquillement se corrodaient

14.

maintenant tu lui diras tu dessus les lèvres
ne parleras plus de toi qu'à la première personne
pour le moment (les habitudes lâchées à elles-mêmes
retournent quant à soi dedans leur peau
((vieux sac cent fois tourné cent fois torturé))
peut-être qu'elles s'emmêleront aux cils floues)
si brièvement les yeux ne déchiffreront rien
de la reconnaissance rien de ces signes aigus
que pour elle tu traçais que je traçais pour elle
d'un coup de griffes dans le papier lunaire
elle m'initierait au voyage de son corps
tu roulerais avec moi fragilement dénouée
dans une rumeur d'odeurs une saveur de feuilles
cette sueur d'os me tenaille encore je n'attends
plus du temps qu'il m'attende au détour qu'il s'attarde
où s'achoppe la mémoire je n'attends que le jour
d'aujourd'hui d'un œil aigu consenti

15.

il s'effrayait de l'ombre d'une ombre aperçue
dans la nuit les cils frémissant d'une colère
dont il tendait à affirmer qu'elle fut juste
la colère ou l'ombre il ne savait plus trop
les muscles émaciés peut-être dépolissait-il
ses nerfs où nulle pierre ne roulait ronde
elles bondiraient les pierres parmi les éclats
du regard que fugace il ramassait d'un ongle
voyait-il venir la fin sans que ne commence
le commencement mourir la mort dans ses yeux

16.

dans les yeux s'assoupit l'obscur frisson
à peine si le peu de sang dessine ton ombre
et destine ton ombre à l'oubli parmi ses membres
c'est à pleine brassée qu'il se love dans ta bouche
d'automne qu'il te cerne de tous ses parfums
fauves parmi les poils noirs de son corps fauve
parlant encore d'un autre à la place de lui-même
et ne récupérant le vêtement tant usé de sa peau
qu'un instant pour en ressortir davantage la tête
tournoyant d'un carrousel qui n'arrêterait plus de tourner

17.

je reviens à moi si longuement délaissé
si souverainement gêné de le dire sans le celer
sous l'artifice de cet *il* qui ne trompe personne
que soi-même piégé parmi les rêves morcelés
attendant qu'un petit peu de soi reste en place
une parcelle de rien en équilibre instable
sur un espace minuscule où se plisse la peau
perdue dans le bruit avec ses problèmes de circulation
feu sur les vaisseaux la nasse de l'œil piège ses oiseaux
peut-être un peu de sang figera-t-il au coin du toit

18.

c'est dans le silence que les nerfs se dénouent
bientôt nous mangerons la rumeur dans ses abaisses
j'aurai ton corps foisonnant parmi des doigts de douceur
à ne jamais me rebeller je l'ai appris l'ai oublié
contre ces rêts qui nous enserrant de toute part
contre toute part attentive et moi-même
attentif à cette obscure chanson des nerfs
tu l'entends peut-être elle chavire dans les os
tu ne te tairas pas ni moi non plus dans la fragrance
de ces paroles qui roulent et roulent sur les trottoirs

19.

il fallait que tu attendes ton tour
cette rage au cœur d'être pieu planté
dans ce soleil ces fenêtres et cette odeur
de citron qui flotte dans la pièce
en graillant autour de tes gencives
tu happes de l'air cet impassible pli
que font au coin des yeux les cernes de l'éveil
plus tard les draps recouvriront ton corps
tu te retourneras sur le côté veillant
avec ce froid qui perdure dans les os

20.

cette chair et cette chair dilapidée
que je l'enfournerais dans le feu des yeux
tu passes passante naguère accomplie
profanant la paupière qui lasse battait
les tympanes de la ville essorent tes mains
recroquevillés les doigts suintent de sang
bientôt la douceur même s'évanouira
sur les trottoirs un reste de sable se perd
on dirait presque des cailloux concassés
ou cet œil qui fourbu ne savait plus s'ouvrir

21.

sangles du sein ces parfums
tu demandes au jour de périr il périt
tu lui dis de naître il achève de périr
comme on sait d'un enfant qu'il roule
parmi les langes comme on connaît à peine
des rumeurs le bien-fondé comme on croit
voir ce que la main touche comme on meurt
doucement dans ce petit jour que nul n'attend
sangles du sein les odeurs envahissent
l'œil qui s'ouvre sur le jour déchirant

22.

ne déchire pas le cœur comme on fait
d'un vieux compte d'une facture impayée
quelque sanglot bien ancré au coin de l'œil
avec cette aiguille qui t'agace le cœur
et te le tend d'un souffle à bout de pique
ne malmène pas trop les pierres elles casseront
tes mains d'un coup de poing déraillant
ainsi que ce train si vite lancé sur sa lancée
n'empêche pas le cœur de tourner à l'endroit
de qui sais-tu ployé dans ses brouillards
un jour d'été sur les autoroutes de la mémoire
où les rails se rapprochent un peu trop loin
dans le lointain

23.

cette gangue qui nous tenaille
qui en ressent les aspérités
elles vous couvent de leurs alvéoles
vous en ressortez parmi les débris
quelques éclats de coquille en témoignent
dehors encore les automobiles et le soir
descend de plus en plus sourd dans nos os
peut-être quelqu'un meurt-il en attendant
rien n'importe quoi un souffle sans doute
une illusion quelque caillou piégé dans l'ongle
un rire oppressant

24.

sang et eau des os cette esquille
dans l'œil ligaturé le petit cœur se fend
d'une pointe à la pointe du cœur touché
dehors entends-tu que le silence broie ses poudres
dans le mortier descendent les mots et leurs fractures
attends encore un peu avant de te taire au matin
tu solliciteras ce plaisir battant parmi les cils
peut-être que demain n'arrivera pas trop tard
peut-être que tu l'étoufferas dans tes allures
de fantôme ou bien t'envahira-t-il absolument
démuni

25.

je foudroie dis-tu je poudroie
tu n'iras plus au bois la rumeur
à peine l'entends-tu qui vibre
attention au sous-bois les os
tarissent les aubes aiguissent leurs griffes
pour la faim de leurs feuilles repliées
tu dis j'exècre en mordant le mot
j'avalanche je glisse par mes terrains
mais que tu m'abimes ou m'engloutisses
je porterai sur la lèvre les stigmates
de ton nom doucement réverbéré

26.

quand il déperd le cœur
quand il tourne à l'envers
tu le serres dans ton poing
tu l'étouffes d'un dernier lien
s'il dénoue les cordons de l'amour
mais quand il tourne sur un coin de rues
sais-tu seulement reconnaître sa voix
ou bien oublies-tu à l'encontre du temps
qu'il s'ensable à la mesure des yeux
qu'il cognera bientôt démâté parmi tes doigts

27.

le temps ne meurt pas dans ses liens
je te le dis sur les mains je te l'inscris
sur la lèvre et sur le sang sur les dents
d'un goût de suie ne naît que l'arôme
d'un fiel amer que le bruit d'une pierre
elle roule parmi les débris de la mémoire
tu lui lances un sort elle hausse le corps
sur les tables quelques orties reposent dans l'ivresse
d'un jour sitôt forclos que désigne le domaine
ce doigt durement pressé contre la tempe palpitante

28.

n'attends pas de la nuit qu'elle dévide ses rouets
dehors quelques enfants lancent des cailloux
plus tard un réverbère éclatera tu descends
les escaliers avec cette attentive attente d'une marche
où tout cédera de tes chevilles où se crispiera
cette lèvre encore trop peu léchée cette lèvre
où repose en holocauste le faisceau de tes mains
dehors tu figeras la nuit ses méandres d'un coup
d'œil lancé depuis l'instant de qui sait quand
tu hausseras les épaules en mûrissant des yeux
du petit cœur qui frappe à rompre ses entraves
portant malgré les apparences un grand amour triomphal
autour du monde parmi les rues sombres de la ville

29.

la lame du silence te dépèce le cœur
si tu attends ce mot qui peine à paraître
aujourd'hui je parle et parle encore et toujours
quand je me tairai les mots poursuivront
jusque dans les ténèbres où déjà tu aimerais
reprendre à ton compte les odeurs de la ville
si la voix ne s'entend plus que demeure
avec toi ce ténu réseau qu'aujourd'hui je tresse
et tresserai demain de même attentif
à ce geste lent qui monte depuis l'œil
que pluie tu naisses du corps pluvieux
je descendrai près de toi les ruelles de minuit
plus loin tu entendras la stridulence des chats
de même qu'en riant d'étincelles je les entendrai
encore une fois l'aube nous surprendra nus
roulant la dernière fumée du petit jour
tu me diras de me taire d'écouter la nuit
qui se plisse d'en entendre un peu plus de la nuit

30.

ne demande pas au silence
de découvrir ce que cachent les mots
si tu ne retournes en toi-même
les pierres qu'attentives tes mains
couvaient ne demande qu'un peu
d'eau qu'un peu de feuilles fraîches
maintenant dans les corridors on tresse
la chaume un peu plus tard l'air
s'enfumera d'une odeur de pin
tu tendras l'oreille au bruit qui pèle